

10 septembre 2023, culte artistique, Alain Wirth

Thème : Luc 15 ou l'histoire de trois mecs perdus

Lecture biblique : Luc 15.11-32

Cette parabole qui met en scène une famille figure dans un chapitre qui évoque trois pertes. Primo, Luc 15 raconte l'histoire d'une brebis qui se paume pendant le déplacement du troupeau ; elle est finalement sauvée par le berger qui est parti à sa recherche. Deuxio, on fait la connaissance d'une femme qui égare une pièce d'argent, entamant du coup ses précieuses économies ; après avoir retourné toutes les pièces de la maison, elle la retrouve. Tertio, nous avons ce récit d'un fils qui se taille du foyer et qui vilipende ce qu'il a emporté avec lui ; sans le sou, penaud, contrit, il revient à la maison familiale et y reçoit un accueil royal.

Comment faut-il nommer cette parabole ? La plupart du temps, on l'appelle la parabole du « fils prodigue » ; ce faisant, on porte l'accent sur le cadet. On pourrait l'appeler autrement : La parabole du « fils qui se fâche » ; ou alors : La parabole du « père soulagé ». Le problème quand on fait ça, c'est qu'on fixe les personnages dans leur rôle. Or, ce n'est pas la nature des personnages qui donne le sens de la parabole. Une parabole est un système ; elle fait système.

Par conséquent, le message se donne à voir dans l'évolution des relations qui se jouent entre les personnages. Dans le texte, on constate que chacun est qualifié par un verbe : Le père est « *pris de compassion* » (verset 20). Oui, mais auparavant, ce père a été tourmenté par l'angoisse, croyant son cadet disparu à jamais (verset 32). Le cadet, lui, est « *rentré en lui-même* » (verset 17). Mais auparavant, il était épris de liberté (verset 13). Enfin, l'aîné est animé par « *la colère* » (verset 28). Mais jusque-là, il était effacé, n'apparaissant pas dans le récit.

Ceci pour dire qu'on ne réduira pas ces trois hommes à trois seules postures. Le cadet n'est pas seulement un sale gosse ; l'aîné n'est pas uniquement un gars colérique ; quant au père, il n'est pas un homme parfait. Ce père a d'abord été un homme impuissant, ensuite un père tourmenté ; pour finir, devant son aîné, il est un père emprunté. Ce qui signifie aussi que ce père de la parabole, on ne l'identifiera pas à Notre Père qui est dans les cieux. Bref, cette parabole est une histoire de famille où les relations ne sont pas folichonnes. C'est la raison pour laquelle, avec un zeste de provocation, je vous propose l'intitulé suivant : « La parabole de trois mecs perdus ».

Tout part d'un quitter. Le cadet souhaite administrer lui-même la part qui lui revient. Il demande à son père sa part de subsistance (verset 12) ; cette subsistance, c'est l'argent disponible, c'est de l'avoir. Le cadet a besoin d'éprouver l'avoir ; l'avoir pour être. Il veut exister pour lui-même, hors du cocon familial ; et il compte sur son avoir pour y parvenir. Il s'en va pour une « *région au loin* » (verset 13). C'est qu'il a besoin de chercher et trouver son lieu ; s'emparer de son lieu, conquérir son propre territoire.

Apparemment, le père acquiesce au désir du cadet sans sourcilier. Est-ce de la faiblesse ? Mais comment voulez-vous retenir quelqu'un qui lève les voiles ? Jean-Jacques Goldman l'a magnifiquement écrit dans sa chanson « Puisque tu pars » : « Parfois même tout donner n'est pas forcément suffire. Puisque c'est ailleurs qu'ira mieux battre ton cœur. Et puisque nous t'aimons trop pour te retenir ». A ce père qui voit son cadet s'en aller, il ne lui reste qu'une chose : La confiance obligée. Sa confiance en l'accompagnement qu'il a délivré à son enfant depuis sa naissance ; la confiance que, jusqu'ici, ce père a su donner à son fils ce qu'il fallait, en termes d'amour et de ressources, pour que ce cadet s'en sorte et fasse son chemin, envers et contre tout. Il reste à ce père l'espérance en la grâce.

A ce moment-là, le père ne sait pas qu'il a réussi. Ce qui domine sur l'instant, c'est la séparation, la disparition ; ce qui dominera ensuite, c'est la tristesse de penser son enfant « *mort* » (verset 32). Mais arrivera ce moment où le cadet se souviendra de la maison ; il se souviendra qu'à la maison il y avait de la ressource : « *Tous les ouvriers de mon père peuvent manger autant qu'ils veulent, alors que moi, je suis ici à mourir de faim !* » (verset 17). C'est formidable, ça ! Dans son accompagnement paternel, le père aura au moins réussi ça : Transmettre la certitude que, à la maison, les enfants seront toujours attendus ; donner à expérimenter que, à la maison, il y a de la ressource disponible. Mais pour l'instant, à ce patrimoine-là, le cadet tourne le dos avec l'affront qui sied à sa jeunesse.

Que reste-t-il au père, une fois le petit parti ? Il lui reste à rester ; à rester en place, dans la demeure familiale. Le fils ne peut partir à sa conquête que si le père reste ; si le père venait à (pour)suivre le fils, celui-ci ne conquerra jamais rien. Cela se vérifie dans la parabole : C'est parce que le père est resté que leur relation a été sauvée ; quand le père reste, cela garantit la possibilité d'un retour. Car le jour est venu où le cadet est revenu ; il fallait alors que le père soit là. Cette parabole est donc l'histoire d'un fils qui part dans la mesure où elle est

aussi l'histoire d'un père qui reste (cf. Marion Muller-Collard in *Les Grandissants*).

Ensuite, il lui reste un fils qui n'entend pas partir ; il lui reste l'aîné. Toutefois, avec ce fils qui reste, on n'a pas l'impression d'une relation épanouie ; au contraire, au vu du dialogue explosif des deux hommes à la fin de la parabole, se dégage le sentiment que les deux ne parviennent pas à se parler, à communiquer, à se comprendre. Ce qu'on sait du père, c'est qu'il goge dans une ambiance de mort : « (...) *ton frère (...) était mort (...)* » (verset 32). Quant à l'aîné, il bosse comme un fou, de son côté, en n'exprimant aucun manque, aucun besoin, aucun désir. Certes, il a des « *amis* », mais il ne s'autorise aucun débordement, aucune ripaille, aucune « *joie* ». Il ne sait pas comment on s'amuse, il n'a pas accès à la joie.

Comme la vie et l'envie n'habitent pas en lui, il a besoin que ce soit son père qui lui donne accès à ça, par son autorisation : « *Cela fait tant et tant d'années que je suis à ton service ; jamais je n'ai désobéi à tes ordres. Et pas une seule fois tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis* » (verset 29). C'est la chose que l'aîné sait faire : Obéir. Il a espéré longtemps que c'est par ce verbe-là qu'il obtiendra satisfaction, qu'il sera comblé, qu'il sera vivant. Mais là, il comprend que ça ne marche pas ; et sa déception est énorme.

Quand le père entend son aîné exploser devant lui, et donc sortir de son silence, il tombe des nues ; il n'avait pas perçu que son aîné subissait un tel état de manque, de frustration. Ou peut-être ne savait-il pas comment s'y prendre avec son garçon besogneux et taiseux. Mais, cette fois, ça pète, et c'est tant mieux. Ce qui permet à ce père d'avancer deux prépositions : « *Avec* » et « *À* » : « (...) *tu es constamment avec moi, et tous mes biens sont à toi* » (verset 31). Faut-il y voir nécessairement la leçon d'un père enseignant son fils qui n'a pas compris ?

Ne peut-on pas y lire le désarroi d'un père qui constate leur mutuel raté : « Ton frère n'étant plus là, on a tout le temps pour relationner, toi et moi ; mais ça match pas, on n'arrive pas à former une alliance. Le petit ayant pris sa part, tout ce qui est ici n'est qu'à toi. Mais tu ne te baisses pas pour le saisir, tu n'arrives pas à te servir ; et moi, je ne sais pas comment faire pour que, ici, tu te sentes chez toi ». Le père traverse une double impuissance : Le cadet s'est taillé pour fonder un chez soi ; il s'avèrera que c'est raté. L'aîné est resté, mais il ne se sent pas chez lui ; c'est raté. Bref, que tu rompes ou que tu restes, le résultat est le même : Tu ne trouves pas ton lieu.

Or, c'est la condition pour exister dans ma vie, pour connaître la plénitude de ma vie : Trouver mon lieu, me sentir chez moi dans ma vie. Comment faire ? Comment m'y prendre pour me sentir établi, légitime, autorisé, relié, reconnu ?

Je remarque que cette parabole met en avant deux valeurs inopérantes. La première valeur qui ne marche pas pour ma plénitude, c'est l'obéissance. Elle ne fonctionne pas pour accéder à ma joie, dicit le fils aîné. L'autre valeur qui ne marche pas non plus, c'est ... son contraire : La liberté. Le cadet l'a saisie à bras-le-corps. Alors que l'aîné ne fait jamais la fête, le cadet la fait tout le temps avec ses nouveaux potes (verset 13). La liberté, ça marche un moment ; arrive alors le moment de *la* question : « A quoi ça sert ? Je vais où avec ça ? » Le problème de la liberté, c'est qu'il lui manque le sens.

Pour trouver mon lieu, pour connaître ma plénitude, la parabole me révèle le chemin. Ce chemin est une expérience : Celle de l'appartenance. La trouver, c'est rencontrer la plénitude et la paix. A qui est-ce que j'appartiens ? Est-ce que tu appartiens au berger de la première parabole ? Si tu veux ... moi pas. Parce que ce berger n'est pas très regardant quand il traverse les collines ; si bien qu'il paume un mouton. Appartiens-tu à la femme de la seconde parabole ? Si ça te fait plaisir ... moi pas. Parce que cette femme n'est pas très précautionneuse avec ses économies ; si bien qu'un dixième s'envole. Donc il reste ce père qui fait la navette entre ses deux garçons : Lui appartiens-tu ? Si tu y tiens ... moi pas. Parce que ce père est juste normal. A la peine avec ses deux fistons, il passe par tous les états d'âme pour établir une relation. Un parent juste normal ...

J'appartiens à celui qui raconte ces trois histoires. J'appartiens à Jésus ; j'appartiens au Christ. Parce que lui ne me perd jamais ; parce qu'il n'est jamais emprunté avec moi. Je vous laisse un mot de sa part, lequel prend le contrepied de ces trois histoires en Luc 15 : « *Mes brebis ne périront jamais et personne ne pourra les arracher de ma main* » (Jean 10.28). Voilà un berger regardant et précautionneux. Jésus est mon berger ; je lui appartiens, à lui et à son enclos. Jésus est ma mère ; je lui appartiens, à lui et à sa besace. Jésus est mon père ; je lui appartiens, à lui et à sa famille qui fait la fête.

J'appartiens ... et j'obéis. Dans cet ordre-là, ça marche pour ma joie.

J'appartiens ... et je suis libre. Comme ça, ça marche pour le sens de ma vie.

Questions pour un partage (questions **en gras** à privilégier) :

- En quoi cette prédication renouvelle-t-elle ta compréhension de la parabole du père et des deux fils ?
- **Choisis un des trois personnages de la parabole et mets-toi à sa place dans le déroulement de l'histoire. Par rapport à ton expérience de vie, en quoi réagirais-tu comme lui, et différemment de lui ?**
- La parabole ne parle pas d'une épouse / d'une mère. Imagine une maman dans cette parabole, en ajoutant des versets qui la mettent en scène aux côtés des trois autres (avec ses réactions, ses mots ...).

- La confiance obligée. Raconte une expérience dans laquelle tu n'as pas pu faire autrement que de faire confiance ... pour une issue heureuse.
- **Il y avait des ressources à la maison du père. Quelles sont les ressources essentielles que tu as reçues comme enfant à la maison ? Aujourd'hui, quelles ressources vient-on volontiers chercher vers toi ?**
- **L'obéissance, la liberté ... Expériences faites, quelles sont les obéissances qui t'ont privé(e) de la joie ? Quelles sont les libertés qui, au final, t'ont perdu(e) pour un bout ?**
- Sur une échelle de 1 (faible) à 10 (fort), quelle note donnerais-tu à ton assurance de te sentir chez toi dans ta vie ?
- J'appartiens à Jésus ... Comment l'expliquerais-tu à une personne qui ne connaît pas la foi chrétienne ?